Les fractures culturelles françaises

Marie Thonon *

Université Paris VIII (« Vincennes à Saint-Denis »)
& CEMTI, MSH (Maison des Sciences de l'Homme « Paris-Nord »)

En France, les études culturelles sont encore relativement dispersées comme des cerises sur le gâteau de la recherche, saupoudrant de ci de là les études en communication, en histoire, en sociologie, en philosophie, en anthropologie, en économie, en sciences politiques, en géopolitique. L'interdisciplinarité semble, cette fois, essentielle à penser la crise de la culture et de la démocratisation. Les études françaises sont anciennes et nombreuses. Bousculées par les Cultural Studies*, elles se sont vues contraintes de révéler leurs soubassements qui, aujourd'hui, volent en éclats. Nous souhaitons, ici, identifier ces fractures afin de poursuivre la recherche en y conservant, néanmoins, la passion française pour la culture.*

Le désespoir est un manque d'imagination.
Georges Dumézil

Et l'on se prend à rêver que tous et chacun décident de tout arrêter : que, raisonnablement, tous et chacun déposent les cartes sur la table et même les règles du jeu. On arrête tout, on réfléchit et on travaille…

Crise de la culture voire de la civilisation, après tout, le diagnostic n'est pas récent. Depuis 1930 les ouvrages de chercheurs et d'écrivains qui l'abordent en ces termes sont abondants et unanimes. Avec des points de vue et des analyses souvent très opposées, il y est pris acte des mutations culturelles issues de la hausse des niveaux de vie, de la consommation comme mode de vie, de la croissance des foules urbaines, de l'invention de méthodes nouvelles de la représentation et de techniques de reproduction des paroles, des écrits et des images, de l'apparition des masses et de l'homme sans qualités. [1]

En même temps, des romanciers et des éditeurs débattent, s'engagent, s'essaient à une littérature populaire et industrielle et posent déjà les

* jactho@wanadoo.fr

[1] Pour n'en citer que quelques-uns : Ortega y Gasset, Julien Benda, Oswald Spengler, René Guénon, Jean Huizinga, Paul Valéry, Sigmund Freud et bien sûr, l'École de Francfort et Hannah Arendt.

termes du questionnement qui n'a cessé de résonner jusqu'à aujourd'hui. [1]

Serions-nous en retard, aurions-nous été partiellement sourds à cette crise, à ces ébauches d'analyse que notre histoire récente nous engageait à prendre très au sérieux ? Sans doute, ou alors, avons-nous pensé l'avoir résolue en nous abandonnant à la généreuse idéologie républicaine conduite en politique par l'État et dont l'échec patent nous amène à reprendre le questionnement des années 1930 ? Bernard Darras terminait un écrit récent sur les conceptions de la culture par cela: *« ainsi en est-il des très importantes questions suivantes : qu'est-ce que la démocratisation de la culture, que doit-on démocratiser dans la culture, pour qui, comment, pour quelles raisons et pour quelles finalités ? »* [2] Jean-Michel Djian terminait ainsi un bilan récent de la politique culturelle française : *« pourquoi ne pas lancer solennellement une commande publique à une douzaine d'intellectuels patentés pour leur suggérer de repenser la fonction de la culture dans notre société. »* [3] Éric Maigret et Éric Macé ont lancé, quant à eux, un programme en forme de manifeste provocant, qui met en cause définitivement le modèle théorique de la légitimité à partir des analyses des médias produites par les *Cultural Studies.* [4]

C'est qu'en effet la France, pays de la culture, pays de la politique culturelle, pays de l'exception culturelle est peut-être plus que toute autre nation, troublée et en plein désespoir culturel. Nulle part ailleurs les socles, les structures, les institutions de culture n'avaient suscité une telle croyance. Établie en république et en démocratie depuis plus d'un demi-siècle, la culture faisait l'objet d'un consensus national que les sondages confortaient régulièrement, même si les pratiques leur échappaient et en faisaient vaciller la ferveur, n'arrivant plus à en dissimuler les fractures qui mettent à mal le modèle lui-même. Que ce soit à l'école ou à l'université, que ce soit à propos des arts et des artistes, que ce soit à propos de la télévision publique donc de tous les supports et enjeux de la démocratisation culturelle, il y règne un vent de catastrophe qui nourrit de multiples débats. Un champ de ruines y apparaît mais quand on y déambule, on peut aussi songer que ce sont des *« anticipations d'avenir »* (Yves Stourdzé). Pour autant, faut-il encore les explorer, y faire face, creuser les fractures et y refaire surgir ce beau souci français de la culture qui est toujours de transmuer les relations sociales en objets de représentation afin de parer à l'angoisse du retour à l'indétermination de l'humain.

---

[1] Pour n'en citer que quelques-uns : Gallimard, Hachette, George Sand, Joseph Kessel, Pierre Mac Orlan, Georges Simenon, Francis Carco, Arthur Londres, Witold Gombrowicz, etc.

[2] Bernard Darras, 2003. « Étude des conceptions de la culture et de la médiation ». *MEI,* nº 19, p. 83.

[3] Jean-Michel Djian, 2005. *Politique culturelle : la fin d'un mythe.* Paris : Gallimard, coll. « Folio », p. 151.

[4] Éric Maigret & Éric Macé, 2005. *Penser les médiacultures.* Paris : INA & Colin.

La fracture idéologique

Une conception unique de la culture en France, qui la place tout en haut, comme un idéal à atteindre, comme un salut potentiel, comme un paradis qui donne sens et saveur à la vie. Sur quoi fonder une civilisation lorsque ni la religion ni la politique ni la science ne semblent suffisamment convaincantes ? Nietzsche répondait : sur l'Art, rien que sur l'Art. Cette conception de la culture que l'on a dite bourgeoise, savante, la "haute culture" s'est en effet, confondue avec l'art, et la République s'est installée sur cet héritage de l'aristocratie lettrée du XVIII[e] siècle, poursuivant ainsi le modèle d'organisation hiérarchique de la pyramide sociétale française. Que l'on se souvienne, pour exemple, comment l'invention de la photographie a été furieusement adoptée par la bourgeoisie, friande de se faire faire les portraits daguerréotypés de son ascendance et de sa descendance, à l'image des galeries d'ancêtres de la noblesse. [1] Cette même nécessité de reconnaissance a reconduit l'art comme seul signe de culture, laissant d'ailleurs de côté la science qui pourtant, au XIX[e] siècle, commence à prendre une place considérable dans la pensée et la conduite des hommes. C'est ainsi que, de la Révolution française en passant par la Révolution industrielle jusqu'à aujourd'hui, la culture, très naturellement, ce sont les beaux-arts, ceux que André Malraux entreprendra de démocratiser.

À cette perspective s'est bien sûr ajoutée la volonté républicaine de donner à tous en toute égalité et en toute générosité, accès à cette haute culture par le biais d'une politique qui sera portée par la gauche de 1936, agie par Jean Vilar et son TNP, sanctifiée par Charles de Gaulle. Une vraie continuité dans la hiérarchie culturelle mais qu'il serait désormais possible de gravir grâce aux bons soins de l'état républicain et démocratique. *« Telle est la destinée d'une république qui, en faisant œuvre de culture, n'en accepte que les attributs monarchiques, comme si la politique culturelle n'était que l'expression démocratique du désir du prince, fût-il républicain. »* [2] Jacques Attali n'a-t-il pas dit de François Mitterand qu'il fut le dernier roi de France…

Dès lors, c'est bien sûr le peuple qu'il est question de hisser à ces sommets. *« Disons les choses simplement, et en gros. Joseph Fredman était une brute. Il buvait et il cognait. Son instruction a dû être à peu près inexistante, si on excepte qu'il savait lire, écrire, et compter. Ses centres d'intérêt étaient loin d'être sophistiqués. »* [3] Voilà ce peuple, inculte, barbare et grossier et dont la qualité ouvrière lui permettrait cependant d'être susceptible de rédemption. Ce qui se mettra en place sous le titre d'éducation populaire. Le dangereux peuple des villes sera alors l'objet de sollicitations éducatives étonnantes, nombreuses, ralliant laïcs et catholiques pour instruire les ouvriers et en

[1] Michel Authier et Marie Thonon, 1982. *Secret et sécurité.* SPES-DGT

[2] Jean-Michel Djian, *Op. cit.,* p. 38.

[3] Henning Mankell, 2000. *Le guerrier solitaire.* Paris : Seuil, p. 277.

faire des citoyens alors que la campagne est laissée à sa supposée pureté originelle, à son authenticité paysanne de primitifs. Il s'agit, dans tout ce triage d'éviter les conflits de classe. Il ne s'agit à aucun moment de reconnaître d'autres cultures, ni celle des ouvriers ni celle des paysans. La fameuse première recherche de Van Gennep (1937) est un inventaire des traditions et coutumes de ce pays rural avant l'industrialisation. C'est ainsi que s'est construite la catégorie savante (comme le fait remarquer Roger Chartier) de culture populaire, sorte de mixte indistinct de culture ouvrière, urbaine et industrielle et de culture paysanne, villageoise et rurale. Elle a, en fait, noyé la diversité de ces cultures sous cette appellation, ce qui en tout cas, permettait de préserver la culture savante de tout mélange. Basse culture qui saura englober la culture de masse lorsque la consommation et la télévision auront gagné l'ensemble des couches sociales.

Comme le dit Geneviève Pujol, *« les Français croient dans les vertus de l'éducation ».* [1] L'éducation devrait permettre de créer un autre rapport politique entre le haut et le bas. Dans les années 1950, la culture va remplacer l'éducation dans cette fonction. Remaniée sous la forme de l'animation socioculturelle dans les années 1960. Puis, dès les années 1980, établie au service de la politique culturelle des villes. La culture est donc, en France, au cœur du politique mais respectant toujours la hiérarchie initiale dans sa démarche de démocratisation et refoulant au titre du devoir de mémoire ou du folklore les cultures du peuple paysan et ouvrier et leur diversité. *« Or, je te dis que Joseph est de ceux-là et qu'il y a même en lui deux natures bien remarquables: la nature de la plaine, où il est né, et qui lui donne des idées tranquilles, fortes et douces, et la nature de nos bois et de nos collines qui s'est ouverte à son entendement et qui lui a donné des idées tendres, vives et sensibles (…) Il sera un vrai maître sonneur, un de ceux qui commandent les changements à la coutume. »* [2]

Il faudra, par exemple, dans les années 1970 tout le ressentiment breton pour faire découvrir les musiques celtiques, etc. Il faudra déjà, en 1900, toute la nouveauté fascinante du cinéma pour faire découvrir la culture urbaine des grandes villes. Les instituteurs de la IVe république ont tout à fait réussi leur mission éducative. Sous cette réussite, toutes sortes de cultures illégitimes, de langues aussi, ont péri au profit de l'unité de la république. Une diversité de pratiques artistiques créant du lien social ont été enfouies, livrant le peuple, débouté de ses manières de vivre, à la consommation de l'abondance.

Grâce aux ethnologues des sociétés dites primitives, une conception anthropologique de la culture vient brouiller la hiérarchie établie. Voici que la culture, au sens large, serait ce qui rapporte les manières de vivre,

---

1 Geneviève Pujol, 2005. « Éducation populaire : une histoire française ». *Hermès,* n° 42, p. 126.

2 George Sand, 1835. *Les Maîtres sonneurs.* Paris : René-Simon, p. 235.

ce lien commun d'identité, de reconnaissance, d'appartenance à une même communauté, ce tissu serré et secret d'être ensemble qui permet de se situer en tant que tel face à l'autre toujours étranger et de communiquer avec lui sans crainte. Seuls les barbares ne reconnaissent personne. Là où nous sommes tous des êtres culturels plus ou moins cultivés et surtout inégalement cultivés selon les normes de la société. Cet ordre culturel s'est vu renversé par les crises, crise du recul de la religion, crise de l'idéal politique progressiste, crise de l'idée de progrès par la science, crise de l'économie mondiale, crise de l'art, crise des valeurs morales, crise de tous ces repères communs qu'est une culture. Se pose alors la question d'un nouvel ordre à construire, d'une culture au sens anthropologique et enfin démocratique et non plus de démocratiser. La crise de la culture n'est rien moins que cela, c'est-à-dire l'enjeu d'une culture commune susceptible de devenir le bien public commun.

La fracture économique

« Les termes du débat français de l'entre-deux guerres révèlent surtout un "habitus" national: la réticence à croiser culture et économie. » [1] Lorsqu'on parle d'art, on ne parle pas d'argent, c'est grossièrement ainsi que cela se manifeste. On sait l'histoire des artistes soumis aux caprices du prince, que ce soit pour les peintres de la Renaissance italienne (les caves des musées contiennent des chefs-d'œuvre qui représentent le peuple), que ce soit pour les musiciens allemands du XVIIIe siècle, errant d'un salon à l'autre en Europe (et Mozart s'y épuisa) en passant par l'exil de Molière en province pendant 17 années. Comment ne pas produire alors, au XIXe siècle, une idéologie de soutien, le fameux mythe romantique de l'artiste maudit, misérable et fou que Van Gogh accomplit. Parler d'argent serait salir ce sacré auquel on tient tant et qui demande des crucifiés et des saints de l'art. La critique artistique moderne ne parle que d'art, jamais d'argent ni même des conditions de production des œuvres. Comme si seule la souffrance était le prix et la source du génie, jusqu'à l'excès actuel de ne le mesurer qu'au chiffre des ventes.

Quand on parle d'art, on ne parle pas non plus d'industrie. Pourtant, lorsque naît le cinématographe en 1895, c'est bien en tant qu'industrie qu'il se désigne. C'est aussi parce qu'il rencontre un succès foudroyant auprès du peuple qu'il fait fuir la bourgeoisie avant qu'il soit enfin, en France, habilité à entrer dans l'art. Art et industrie, la contradiction est posée et l'on sait le double destin du cinéma français et américain. En France, le cinéma ne fut jamais réellement une industrie mais plutôt un artisanat, quitte à accepter au fil du temps la singulière appellation d'industrie de prototypes qui permettait de retrouver l'art devenu cinéma

---

[1] Armand Mattelart, 2005. *Diversité culturelle et mondialisation.* Paris : La découverte, p. 32.

d'auteur. À Hollywood, on le sait, le cinéma a tout de suite été une industrie, la série, la division du travail, la construction et la conquête des marchés en font foi. En bonne logique industrielle, Hollywood saura innover dans ses produits en accueillant les immigrants forcés que furent les juifs allemands fuyant le nazisme et en portant attention, par le biais des indépendants à la Nouvelle vague française. Ce double apport fournira les idées nouvelles dont l'industrie a besoin pour se renouveler. Pour les intellectuels français, il s'agit alors d'aller au cinéma comme on va à la messe, de croire à l'art, d'y avoir des révélations, cependant que le peuple, comme les Américains, y va pour s'amuser, se divertir. La valeur n'en est plus l'art mais l'*entertainment*. Que ces conceptions se soient croisées, entrechoquées, opposées ne signifie pas qu'elles sont hors de propos. Mais on ne peut que constater que la réalité de l'invention du cinéma fut en quelque sorte déniée dans le défi de modernité qu'elle soumettait à la société et à l'art de son temps.

« Le cinéma a épousé le désir des masses de se rendre socialement visibles. » [1] Le peuple s'est en effet reconnu comme signifié par le cinéma. La double contrainte initiale, être à la fois un art et une industrie, a été finalement tenue par les producteurs, les artistes et les techniciens par delà les continents, au prix de résistances mémorables qui ont fait du cinéma une industrie mondiale qui a su garder *« la part de l'art »* selon la belle expression de Gilles Delavaud. [2]

L'économie via le développement technique et la mondialisation financière met tous les arts sur le marché en en multipliant les supports et en proposant de nouveaux produits culturels à la consommation de masse. On ne peut que revenir sur l'histoire du cinéma dans la spécificité de ses combats, communément apprécié et reconnu, massif et singulier, pour imaginer le futur.

La fracture du miroir

En 1993, un colloque intitulé Res Publica réunit à Montreuil nombre de chercheurs de qualité sur la culture. L'analyse de la télévision en est exclue, même si un chercheur comme Bernard Miège note dans son intervention sur les industries culturelles et la création artistique non marchande le rôle essentiel de la télévision dans les nouvelles données culturelles. Tenons cette absence pour un exemple significatif de la difficulté à faire le deuil d'une conception de la culture. Très peu d'études sur la télévision ont eu lieu avant les années 1980, et *La folle du logis* de Jean-

[1] Jean-Michel Djian, *op. cit.,* p. 80.

[2] Gilles Delavaud, 2003. *MEI,* n°16. Ce titre concernait la télévision.

Louis Missika et Dominique Wolton [1], première histoire de la télévision, fut très mal accueillie dans le milieu de la recherche de même que les enquêtes de Michel Souchon qui ne suscitaient pas, alors, grand intérêt.

Lorsque naît la télévision (publique, bien entendu), son destin lui est assigné : tu devras éduquer, informer, divertir. [2] Ceci permettra de définir un avenir bien français à la télévision selon un modèle éprouvé, garanti, celui de l'école. On n'envisage pas, sauf les pionniers souvent issus du cinéma, que ce support de sons et d'images, multiple dans ses contenus, nouveau dans ses usages, mondial dans sa communication pourrait ou devrait être conçu autrement qu'une prothèse à domicile de l'école où l'on devra continuer de s'informer et de se cultiver. Jusqu'aux arrangements réalistes d'Hervé Bourges, le *« populaire de qualité »* où il s'agit de *« cultiver sans ennuyer »,* d'être *« populaire sans être vulgaire »* et… de *« divertir sans abaisser ».*

Ah ! oui, se divertir qui revient tel un boomerang, qui a pris le pas sur toutes les autres dimensions et n'a jamais été pris au sérieux. Il faudra toute la ténacité et l'imagination des artisans de la télévision pour, malgré tout, proposer des genres nouveaux au public. La culture médiatique sera acceptée, mais seule la revue d'Edgar Morin, *Communications,* portera une attention soutenue à la télévision, à sa réalité de miroir de la société et lui fera dire sa vérité : miroir, mon beau miroir…

Par ailleurs, la recherche des années 1960 méprise la télévision : *« Le paradoxe français, c'est que beaucoup de responsables, politiques en particulier, décident de ce que doit être la télévision alors qu'eux-mêmes l'utilisent très peu. Au fond, ils considèrent que c'est un instrument de bas étage, sauf quand ils passent de l'autre côté. »* [3] Sauf aussi lorsqu'elle peut servir à être un instrument de contrôle de l'information, sauf aussi lorsque l'on regarde le sport et le reste en secret, comme on s'encanaille. La télévision, c'est bon pour le peuple.

Revenons pourtant à ce "divertir". Le divertissement auquel Pascal avait pris la peine de penser. Souvenons-nous : il le recommande afin de sauver le roi de la vérité impossible à entendre, que Nietzsche retrouve en recommandant l'art *« pour ne pas mourir de la vérité ».* Jean Giono invente un métayer qui est comme le roi, *« quelqu'un qui connaîtrait le besoin de cruauté de tous les hommes, étant homme, et, voyant monter en lui cette cruauté, se supprime pour supprimer la cruauté. »* [4] Ce secret ontologique inouï que seule la culture peut résoudre car *« le monde propre de chacun demeure en son fond, inscrutable. Et c'est cela "être un sujet" : avoir des secrets, y compris pour soi-*

[1] Jean-Louis Missika et Dominique Wolton, 1983. *La Folle du logis.* Paris. Gallimard.

[2] Selon la charte de la BBC de 1926 qui sera interprétée très différemment en France.

[3] Michel Souchon, 2004. *Le temps des médias,* n° 3, p. 202.

[4] Jean Giono, 1972. *Un roi sans divertissement.* Gallimard.

même. » [1] Le peuple, devenu entité divine à son tour puisque devenu souverain, a besoin aussi de tenir en se divertissant pour oublier la nostalgie d'un état où l'homme s'aimerait lui-même, pour évacuer le sentiment ambivalent de l'abandon et du vide qui caractérise la condition humaine. Rien moins que cela. Le mot "divertissement" indique la dimension éthiquement ambiguë d'une fête qui non seulement côtoie l'ennui qu'elle dissipe mais surtout frôle l'abîme de la cruauté du meurtre ou du suicide. Walter Benjamin, dans sa relecture du drame baroque, accordait beaucoup d'importance à la distraction en art. Se divertir, c'est tenir debout et ceci mérite toute notre attention et nos études.

« Le vice de notre système social est de ne pas savoir mener de front les plaisirs et l'industrie. » [2] Ni la République qui souhaitait avec la télévision une seconde école, ni le pouvoir qui l'instrumentalisa à ses fins, ni l'industrie qui pervertit le plaisir n'ont été réellement confrontés à une critique qui aurait revendiqué le divertissement avec vigilance, le laissant bientôt devenir un loisir addictif. Où se situe la ligne étroite, fragile et toujours menacée du divertissement dont toutes les cultures humaines ont eu à inventer les formes ? Des formes, des histoires, cruelles et drôles, tragiques et comiques tout ensemble.

Le peuple, le public, a pris la télévision comme il a pris la Bastille. Il a rêvé devant cet écran de divertissement salutaire, or il s'est retrouvé consommateur quantifié, réussissant malgré tout à se faire reconnaître, peut-être sans plus de connaissances. Mais, il en rêve toujours. *« En 1950, la Commission Supérieure des Conventions collectives élaborant son budget-type, réservait un poste aux loisirs et à la culture. (…) Il y avait* officiellement *un consommateur culturel. »* [3] *« 12,4 km de culture : pratiquez un sport à l'extrême : allez au Louvre. »* Telle est la dernière campagne de communication du Louvre. *« Demain soir, risquez-vous à la culture sur France2 ».* Telle est la promotion de l'émission « Campus » de Guillaume Durand.

La consommation, devenue elle-même culturelle et esthétique dévore, use et consume toutes les créations. N'a-t-on pas comptabilisé que la publication la plus lue au monde après la Bible, c'est le catalogue IKEA avec 160 millions d'exemplaires. [4] Les jeunes révoltés contre le CPE n'ont-ils pas inscrit avec ironie (?) sur une banderole *« Nous voulons consommer »,* rappelant qu'il faut bien en passer par là, quitte à savoir quoi et dans quelles conditions.

---

[1] Daniel Bougnoux, 2005. *MEI,* n° 22, p. 17.

[2] Charles Fourier, in Bernard Maris, 2005. *Antimanuel d'économie.* Paris : Bréal, p. 328.

[3] Jean Boniface, 1961. *Arts de masse et grand public.* Préface d'Alfred Sauvy. Paris : Éditions ouvrières.

[4] *La Stampa*, citée par *Courrier international.* 2006. N° 807.

Les études culturelles

Venus de diverses disciplines des Sciences humaines, de nombreux chercheurs ont travaillé sur les tenants et aboutissants de la politique culturelle et sur les mutations culturelles depuis une trentaine d'années. Mais les études culturelles restent un *« genre flou »,* selon l'expression de Clifford Geertz. Il faut créditer les Sciences de l'information et de la communication d'avoir commencé à les rassembler et de les avoir encouragées par l'attention qu'elles ont porté à l'analyse des médias et à l'analyse de leur réception. Il faut aussi reconnaître aux *Cultural Studies* (dont il faut décidément garder l'appellation anglaise tant elles ne sont pas un équivalent des études culturelles) de les avoir provoquées et conduites à remettre en question les socles mêmes des conceptions de la culture "à la française".

Toutes les études, qu'elles soient sociologiques, économiques, juridiques, politiques, historiques, sont à regrouper. Si l'on reprend la longue histoire de la notion de culture depuis le XVIIIe siècle où elle s'est affirmée jusqu'à aujourd'hui, on doit constater qu'elle s'est immergée dans le discours ordinaire où elle est devenue opératoire mais de plus en plus incertaine conceptuellement. Elle s'est vue adjoindre de multiples qualificatifs qui précisent malgré tout l'ordre ou le désordre social qu'elle accompagne: au delà de la culture populaire et de la culture savante, de la culture de masse et de la culture médiatique, on assiste actuellement à une déclinaison infinie du qualificatif "culturel" qui désigne tous les groupes sociaux et toutes leurs situations d'activité, de travail et de loisir, toutes les variables de sexe ou d'âge s'y retrouvant également. L'usage social de la notion, loin d'être une assise scientifique, exprime néanmoins les idéologies et les espoirs, les intérêts et les goûts. Sa diffusion sociale serait en elle-même un objet d'enquête de terrain significatif sur le sens que chacun entend sous le même vocable et qui serait probablement à chaque fois très différent. Ce qui permettrait aussi d'en mesurer l'enjeu anthropologique et le formidable défi de la redéfinition de la culture sur laquelle la société devrait s'accorder.

« Il faut beaucoup de culture pour créer quelque chose comme un second état de nature et pour que les produits de l'industrie humaine puissent symboliser les grands thèmes anthropologiques: l'identité, la relation, le destin. » [1] Il nous faut toute *« la force du passé »* (Pier Paulo Pasolini) pour reconstruire l'ordre symbolique, revenir au sens initial et ancien du mot culture, le latin "cultura" qui signifiait le soin apporté aux champs et au bétail. Non pas revenir à la nature dans sa mythique pureté mais au travail permanent des humains à se doter d'une seconde nature. Les débats actuels de l'industrie agro-alimentaire et des problèmes de ressources naturelles de notre planète nous semblent parfois plus en phase avec l'urgence de la situation. Et pourtant, il y a aussi urgence pour la et les cultures. Ainsi, tout porte à la

---

[1] Marc Augé, 1994. *Un ethnologue dans le métro.* Paris : Hachette, p. 94.

réconciliation des études et des chercheurs. Une moralisation de nécessité qui pourrait simplement s'appeler, l'interdisciplinarité, pratiquée au-delà de toutes les appartenances territoriales. Il faut beaucoup de culture à mettre en commun, d'où qu'elle vienne…

« Nous nous préparons à une répétition insensée de toutes les formes de notre culture, en attendant un autre événement imprévisible. » [1] Jean Baudrillard n'est pas toujours la Cassandre attendue car, c'est bien ce à quoi nous assistons : répétition insensée, multiculturalisme fou, appropriations énigmatiques, accords souterrains, etc.

Dominique Pasquier, citant Olivier Donnat, relève *« qu'il souligne l'hybridation croissante des univers culturels, particulièrement sensibles chez les générations nées depuis l'Après-guerre : consécration de la culture juvénile, spectacularisation de certains aspects de la culture cultivée, développement de formes d'éclectisme culturel permettant des combinaisons plus nombreuses et plus variées, déclin du pouvoir distinctif de certaines pratiques culturelles comme la lecture… »* [2] Ceci résume bien ce qui ressort des études actuelles où les chercheurs tentent de re-fabriquer des cartes et des boussoles à la recherche. Olivier Donnat détermine les sept univers culturels des Français, Bernard Darras établit un plan des différentes conceptions de la culture et des pratiques se superposant ou se juxtaposant. Jésus Martin Barbero prône, quant à lui, la perspective historique. Il est vrai que le travail en histoire culturelle est relativement récent. On doit signaler l'*Histoire culturelle de la France* de Maurice Crubelier parue en 1974 mais, sans oublier Pascal Ory, il faut attendre 1989 pour qu'une avancée décisive s'effectue en faveur d'un développement de l'histoire culturelle qui réunira de belles études. [3] Le terme de culture de masse sera adopté par Dominique Kalifa dès 2001 et l'étude des médias y sera intégrée. Sous les différents travaux, des idéologies sont perceptibles, mais ils nous permettent de reconsidérer la diversité des goûts à travers des pratiques souvent considérées comme vulgaires ou mineures. L'histoire culturelle régionale devrait aussi faire l'objet de recherches sans la réduire au devoir de mémoire locale ou de folklore. On peut y repérer des processus très modernes et très inventifs de combinaisons de nouvelles formes à des formes anciennes. [4] La diversité est présente dans les petits territoires et la créativité tout autant. Milan Kundera rapporte qu'une des formes majeures dans l'art de raconter les histoires, la saga, fut inventée au XIVe siècle en Islande, le plus petit pays d'Europe.

---

1. Jean Baudrillard, 2005. *Le complot de l'art.* Paris : Sens et Tonka, p. 26.
2. Dominique Pasquier, 2005. « La culture populaire à l'épreuve des débats sociologiques ». *Hermès,* nº 42, p. 64.
3. Jean-François Sirinelli et Jean-Pierre Rioux, 1997. *Pour une histoire culturelle.* Paris : Seuil.
4. Par exemple : Alain Quella-Villéger (dir.), 2004. *Poitiers 1800-1950. Une histoire culturelle,* Poitiers : Éditions Atlantique.

Les études culturelles à la française, prévenues des écueils repérés sous les fractures, sont riches de possibilités. Si la théorie de la légitimité hiérarchique est globalement contestée, il n'est pas pour autant question de croire qu'il n'y a aucun rapport entre l'origine sociale et les choix culturels. À vouloir se défaire de cette théorie, à vouloir réparer, on prend le risque d'une légitimation à rebours, perverse, de tout ce que l'audience plébiscite. L'analyse de la culture de masse ne doit pas servir de blanc-seing à sa valeur propre, ce qui n'est pas équivalent à sa qualité, nouvelle norme, technique et professionnelle, quand elle n'est pas seulement politiquement correcte. Autant nous trouvons riches et percutantes les propositions d'Éric Maigret et d'Éric Macé sur les médiacultures, autant nous adhérons aux réserves d'Armand Mattelart et d'Éric Neveu sur les dérives des *Cultural Studies* actuelles. La question de l'offre, en matière de culture, doit rester en filigrane des analyses car la puissance hégémonique des groupes industriels n'a d'égale que sa nécessité d'homogénéisation des contenus.

Nous avons alors terriblement besoin des économistes de la culture. Ce n'est pas un secteur suffisamment développé car ceux-ci n'ont guère été encouragés. [1] On se tourne vers eux lorsque la crise latente explose au grand jour comme ce fut le cas pour les intermittents du spectacle. Analyser des productions artistiques ou des pratiques culturelles sans évoquer les contextes de leurs conditions de production, de diffusion, de communication, de promotion n'est rien moins que la dissimulation d'une donnée essentielle de leur existence. N'en pas faire mention laisse filer la priorité naturelle du marché à la hiérarchie implicite et chiffrée des produits, le marché étant, parfois aussi, la résultante de réseaux, de milieux qu'il serait tout à fait intéressant de connaître et de rendre plus transparents.

Quant à la télévision, il n'est plus question aujourd'hui de l'exclure du champ des études. L'analyse de la réception est à poursuivre, mais il serait utile de lui adjoindre *l'analyse de la conception*. Nous savons très peu de choses sur le nouveau milieu des professionnels que sont les producteurs, les programmateurs, les scénaristes, les techniciens du numérique, les internautes, les créateurs. Autant de nouveaux métiers ou activités qui font face aux enjeux techniques à venir, aux directions de chaînes et de canaux, voire aux financiers. Ils sont en situation de négociation permanente de l'avenir. *« Le glissement du concept de culture vers la communication »* [2] a aussi renversé l'ordre des formations et des pratiques professionnelles. *« Les artistes défendent mal leurs intérêts devant les industries »* [3] et le milieu, sans

---

[1] Pour citer quelques pionniers en la matière : Pierre-Jean Benghosi, Laurent Creton, Xavier Greffe, Pierre-Michel Menger.

[2] Armand Mattelart, *op. cit.,* p. 79.

[3] Bernard Miège. *Capitalisme et industries culturelles.* Préface à la deuxième édition, p. 80.

véritable politique de l'emploi, se trouve en décadence et de plus en plus livré à une concurrence dont Bernard Maris estime qu'elle *« conduit toujours à la mauvaise solution »* et, qu'au demeurant, elle est inefficace. *« Les études de réception ont souvent tendance à confondre la réception et la demande. Ce que regardent les téléspectateurs exprime partiellement la demande mais surtout leur réaction à l'offre. »* [1] *« Aucune enquête ne prouve que le "grand public", entre deux émissions d'égal intérêt, choisit systématiquement la plus médiocre. »* [2] Dont acte.

Si le théâtre public se meurt faute de fréquentation, si l'art contemporain reste élitiste ou se mue en spectacle de foire ou en files de consommateurs d'événementiel, la télévision ne cesse d'augmenter son offre et ses audiences. Nous savons que nous devons traduire et ainsi revaloriser le peuple. Le peuple n'est pas le "people", mais renverser la loi de Baumol ne dispense pas pour autant de questionner l'offre dans tous ses états, dans l'institution et sur le marché.

« On croyait la télévision républicaine, elle est tout simplement populaire. » [3] Le peuple a pris la parole, ceci est notre histoire. Mais a-t-on réellement perçu et dévoilé dans quelles conditions ? Elle sera largement ouverte tout particulièrement avec le téléphone mais Yves Stourdzé faisait très justement remarquer que c'était sous la forme du murmure. Philippe Breton dit de la démocratie qu'elle est le *« régime du convaincre »*. Il décrit bien la condition d'accès à la parole donnée sans le mode d'emploi. *« L'exercice de la parole n'est plus enseigné, sa théorie se délite, son éthique se désagrège. »* [4] La République, si soucieuse d'éducation a trahi cette valeur centrale de ses actions. Quel est alors le moyen de la souveraineté de ce peuple maintenu en position de servilité volontaire et abusé sur son pouvoir ? Et l'on relit volontiers La Boëtie.

Qu'en est-il donc de l'élite responsable, des élites. À quand des recherches à leur propos ? *« Élitisme traditionnel, néo-élitisme, réhabilitation populiste enfin, toutes ces attitudes ont un point en commun: celle de penser globalement le peuple amusé devant son écran exactement comme on pensait jadis le peuple ignorant et violent. »* [5] Le rôle de l'école, le rôle de l'élite, des élites, ne devraient-ils pas être au cœur de toute démocratisation ? Les développements industriels et technologiques ont joué leur partie et il serait erroné de leur renvoyer toute la responsabilité des crises. L'accès économique à la culture, à travers la production industrielle et la multiplicité des supports techniques a été assuré, en tout cas pour les couches moyennes élargies, celles qui ne sont pas exclues du travail. Mais pour tout le reste,

---

1 Dominique Wolton, 1993. « Pour le public ». *Hermès,* n°s 11–12, p. 12.

2 Michel Souchon, 1993. « Le vieux canon de 75 ». *Hermès,* n°s 11–12, p. 242.

3 Éric Macé, 1993. « La télévision du pauvre ». *Hermès,* n°s 11–12, p. 161.

4 Philippe Breton, 1997. *La parole manipulée.* Paris : La Découverte, p. 169.

5 Jérôme Bourdon, 2005. « La télévision et le peuple ou le retour d'une énigme ». *Hermès,* n° 42, p. 112.

la part du symbolique, celle qui fait sublimer les pulsions, celle qui fait devenir un sujet critique et sur laquelle les élites doivent veiller, que s'est-il passé ? Trahi, le peuple s'est transmué en grand public, et il incarne dès lors un grand retour du refoulé qui dévore la télévision et la culture.

Les élites sont, dans leur principe, ce qu'il y a de meilleur dans un groupe, une communauté, une société, élues et choisies à ce titre, devant servir par leur savoir et leur éthique, à conduire les groupes sociaux, telles un rempart contre la barbarie, aussi "light" soit-elle. Leur légitimité leur vient du peuple qui les soutient en confiance. Qu'en est-il de la démocratie quand le peuple a perdu sa confiance ? Qu'en est-il d'ailleurs de la culture des élites dont certains éléments (être *people*, tendance, avoir la "carte") méritent autant de mépris que certaines pratiques populaires jugées vulgaires et insanes ? La distinction d'une marque de rillettes suffirait-elle à vous établir d'un autre monde… "nous n'avons pas les mêmes valeurs", la visibilité "bankable" d'un artiste, d'un produit audio-visuel ou autre suffirait-elle à vous installer en modèle ? Nous savons bien que ceci n'est que la partie visible de l'iceberg mais nous croyons à la vertu de l'exemple… ou de l'imitation.

Pas ou très peu d'études sur les cultures des élites, politiques, artistiques, scientifiques, intellectuelles. Leur passé et leur état leur servent de qualité "naturelle", une autre façon d'être "bien né" au cœur même de la république. Mais les ressources de ce capital culturel s'épuisent là aussi ou se dénaturent, cependant que des mélanges, des croisements inédits entre le haut et le bas, entre l'ici et l'ailleurs devraient être connus et repérés. Si l'on veut comprendre la culture du peuple, il faut aussi comprendre conjointement la culture des élites, en comprendre la dégradation réciproque et la créativité mutuelle, avec le même intérêt.

Les formes culturelles

« Il existe une continuité certaine autant qu'un pas décisif entre l'hallucination et la fiction. Cette différence, c'est le sens. » [1] Le sens, c'est-à-dire le résultat de la métamorphose que les formes opèrent sur les messages pour que la vie puisse advenir dans les langages, les pratiques signifiantes et les systèmes symboliques. Si l'insensé et l'insignifiance peuvent se parer de belles plumes et être de bons leurres esthétiques, quelles sont les formes des paroles, des gestes, des images, des sons que les fictions contemporaines pourraient prendre afin de représenter à nouveau le désir de sens dans une culture commune ? Les inégalités sociales dénoncées ne peuvent se contenter de se voir uniquement opposer l'égalité de tous. Les places des meilleurs seront toujours à conquérir en quelque domaine que ce soit, avec des preuves de travail, de compétence ou de talent; faut-il encore

---

[1] Dany-Robert Dufour, 2005. *On achève bien les hommes.* Paris : Denoël, p. 58.

pouvoir les donner. La dialectique de reconnaissance entre le peuple et les élites doit exister pour que le lien social soit fort.

Double je, triple je, etc., beaucoup de sujets en sont maintenant les vivantes incarnations et les expérimentateurs. L'élite qui voyage et parle plusieurs langues mais aussi l'immigré et le paysan qui se soignent avec des plantes et décryptent l'IRM sont de nouveaux sujets. Que de pratiques nouvelles et étonnantes dans ces vies contemporaines. Sans parler des contacts "internautaires"… Qu'y deviennent les distingo de la distinction ? Si les couches moyennes ont repoussé la frontière supérieure et la frontière inférieure, elles ont favorisé des transports de formes du haut vers le bas et du bas vers le haut. Explosées, en nomadisation obligée, les formes culturelles sont en transit, prêtes sans doute à se fixer pour peu qu'elles soient identifiées.

Au siècle dernier, le grand écrivain polonais et argentin Witold Gombrowicz recherchait une écriture qui soit simple et fasse comprendre la vie, guidé par cette conviction que *« dans la culture, ce n'est pas seulement l'inférieur qui doit être créé par le supérieur, mais également l'inverse »* [1] C'était résoudre l'équation de la démocratisation avant la lettre. Sur ses traces, Milan Kundera, grand écrivain européen, a effectué une magistrale généalogie du roman comme genre, depuis Rabelais et Cervantes. [2] Ce travail doit sortir de la maison Littérature, c'est aussi cela l'interdisciplinarité. Alfred Hitchcock a produit des films populaires sur le thème commun du franchissement de l'interdit majeur: tu ne tueras point, que seul le roman policier avait abordé dans sa modernité, promu par Gaston Gallimard qui le fera en respectant les frontières des collections. Le temps leur a donné à chacun, films et romans, la reconnaissance générale.

De très nombreux exemples pourraient être donnés ici. Nous n'en avons pas la possibilité mais nous pouvons remarquer qu'un certain nombre de caractères sont d'ores et déjà mis en relief, comme les éléments essentiels des fictions communes : la simplicité (dont on sait que c'est du grand art), la répétitivité (celle de l'enfance), le rire, les larmes, la transgression, le suspense, le stéréotype, le jeu du vertige. [3] Cette histoire des formes et de leurs embrassements pourrait redonner le goût de la recherche de fond si la politique culturelle jouait son rôle.

La notion de *« littérature industrielle »* a été trouvée, on le sait, par Sainte-Beuve en 1839. Être sur ces mêmes positions aujourd'hui, c'est être en retard d'un débat et d'une époque. Hollywood, première industrie du cinéma nous a montré que l'art côtoyant la série B ne s'y est pas perdu,

---

[1] Witold Gombrowicz, 1984. *Souvenirs de Pologne.* Paris : Christian Bourgois, p. 67.

[2] Milan Kundera. *L'art du roman. Les testaments trahis. Le rideau. Essais.* Paris : Gallimard.

[3] Umberto Eco, Jesus Martin Barbero, Jean Mottet.

au prix, bien sûr, des combats constants menés par les meilleurs et leur résistance permanente. Les singularités surgissent là où elles peuvent, de la pauvreté, de la guerre, du bonheur, du commerce, du savoir et du désir dans tous les cas.

C'est la responsabilité des élites de veiller au divertissement du peuple devenu souverain comme elles veillaient au divertissement du roi. Molière revint de son exil, Brecht écrivit un opéra-mélodrame de quatre sous, on entend encore les esclaves noirs dans le blues, le rock et le jazz, Coluche fut le bouffon du peuple, l'oralité est récupérée dans les *telenovelas*, chacun fredonne les mêmes chansons. Si l'État doit rester un acteur essentiel de l'éducation et de la culture, c'est en se donnant les moyens de continuer à cultiver ses élites et en leur donnant les moyens de travailler pour *résister* à la domination des formes normées du marché.

Comme l'écrivait John Cage en 1976 : *« Et l'important ne me paraît pas de toucher tel public plutôt que tel autre: il est plus efficace de faire comprendre aux musiciens ce qui est à la base de leur propre effort ; ils finiront bien par le dire aux ouvriers. »* [1]

---

[1] John Cage (entretiens avec Daniel Charles), 1976. *Pour les oiseaux*. Paris : Belfond, p. 238.